

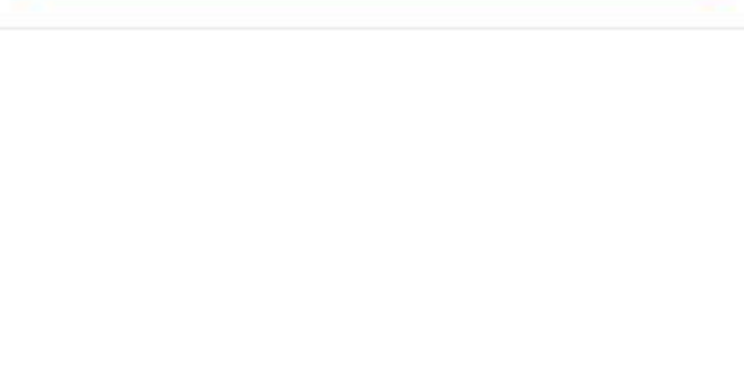
BRUXELLES Bruxelles sous l'objectif des sans-abri: «On devient des fantômes»

Accueil » En images » Diaporamas - vendredi 11 décembre 2015 17h49 - Rencontre : Julien RENSONNET - L'avenir



Pour Patrick Cop, dans la rue depuis 3 ans, «les sans-abri sont les reflets d'une société gangrenée». Dont il donne un aperçu très personnel en quelques clichés durs et beaux. -EdA - Julien RENSONNET

Des sans-abri fixent leur vision de Bruxelles dans un livre de photos. Une image brute, de béton, de noir et blanc et de «déréliction», où la société est vue comme «une bête qui avale et recrache». Dur et beau.



Il a une mèche pensée, la moustache qu'aucun hipster ne renierait et des baskets cool, à peine portées. Mais si on le croise à Recyclart, Patrick Cop vit dans la rue depuis 3 ans. Avec une petite dizaine de compagnons d'infortune, le Nivellois de 51 ans publie ses photos dans l'ouvrage collectif «[Home Street Home](#)».

Ces 90 pages ont de la gueule et du style, comme Patrick. Elles résument l'atelier mis sur pied par l'asbl [Diogènes](#), qui accompagne depuis 20 ans les SDF bruxellois, «reflète d'une société gangrenée», glisse l'homme. L'idée: donner, par la photographie, un support à la parole de ces laissés pour compte. Du très beau boulot. Patrick nous en dit plus sur la philosophie, très réfléchi, qui l'a guidé quand il arpente ces rues qu'il habite, objectif en poche.

Tristesse, isolement et crasse

«Des fantômes»

«Cette série de photos, je les ai tirées à la Gare Centrale pour faire comprendre qu'à force d'être dans un lieu public, on devient anonyme. Donc des fantômes. Et donc on disparaît. Mais je montre aussi les sentiments qu'on ressent: l'amitié et même l'amour. Des grands mots. Tout ça pour dire aussi qu'il faut revaloriser l'image des SDF, arrêter de les stigmatiser. On est des êtres à part entière, on mérite le respect, la considération. Nous, dans la rue, on est parfois interpellés par la méfiance des passants. Parce qu'on reflète l'image de ce qui risque de leur arriver: des déboires, tout le monde en a. Certains ne se relèvent pas à temps».



-Patrick COP/ARP éditions/ASBL Diogènes

«La bête»

«J'ai jamais bien l'émission "On n'est pas des Pigeons". Cette entrée de gare, avec les pigeons devant. C'est nous te recrachant la bête. La bête, c'est la société. Elle t'avale quand tu vas travailler puis elle te recrache quand tu es usé. Vivre dans la rue, c'est pas une situation: c'est une fatalité. C'est pour ça aussi que j'aime bien cette autre photo du géant de pierre qui essaie d'échapper à son destin. Mais il est grillagé, on le retient, car la pauvreté, c'est un business, ça s'entretient. S'il y a trop de SDF, ça fait tache alors on nous parque dans des maisons d'accueil. Et tout ça, c'est pas gratuit pour nous. On paye le prix fort. Parfois, on peut te réclamer deux tiers de tes revenus».



-Patrick COP/ARP éditions/ASBL Diogènes

«Deux canettes»

«On dit toujours qu'un SDF boit beaucoup. Moi je peux vous dire qu'on boit, c'est vrai, mais plus que la normale ou que les gens dits "civilisés". D'où les deux canettes. Avec le canapé, j'ai voulu aussi montrer l'insalubrité, la crasse, dans laquelle nous sommes tenus pour nous reposer. Si les photos sont belles, je ne l'ai pas recherché. Je voulais simplement m'exprimer, donner mon ressenti sur ce que je vis au quotidien: la tristesse, l'isolement. Et surtout, diffuser une autre image de ce qu'on montre de nous».



-Patrick COP/ARP éditions/ASBL Diogènes

+ «[Home Street Home](#)», ouvrage collectif, ARP2 éditions & ASBL Diogènes, 96p, 25€. Consultez les infos pour acheter le livre en PDF. Expo à voir dans le couloir de la gare de Bruxelles-Chapelle, au Recyclart, 21 rue des Ursulines à 1000 Bruxelles

«Un appareil jetable, comme un trésor»

La genèse de «Home Street Home» remonte à 2012. L'asbl Diogènes tentait de circonscrire la problématique de la présence de SDF dans le métro. «Sont nées des interrogations sur le droit à l'espace, la privatisation de certains lieux, la cohabitation», se souvient Lucie Martin, chef de projet. «On a voulu partager nos résultats de cette recherche, en élargissant sa portée du métro à tous les espaces publics: les parcs, les rues, les gares».



Un très beau livre qui frappe par sa poésie comme par sa dureté. -EdA - J. R.



C'est l'asbl Diogène, qui bosse avec ceux de la rue depuis 20 ans, qui publie Home Street Home pour son anniversaire. Joli cadeau d'une organisation qui a suivi 469 personnes en 2014. -EdA - J. R.

En découlent une journée d'étude et un atelier ouverts aux sans-abri volontaires. «On leur a donné des appareils jetables. La consigne de base, c'était de photographier la cohabitation dans les espaces de transport». Mais les balises sautent rapidement. «Le thème était trop étroit pour ce qu'ils vivaient et s'est ouvert de lui-même».

Béton, bancs, escalators, grillages

Flou, contre-jour froid, noir et blanc lynchien, contre-plongée documentaire, chacun a son style. Des bancs, des escalators, des tunnels, des enseignes, des bouches d'aération: c'est la ville terre à terre, bétonnée, nocturne. On remarque vite que peu de portraits garnissent les pages. Par pudeur peut-être. Sans doute aussi parce que Alves, André, Cop, Dennis, Jesus, Ongong, Pathe et Sarah ont simplement posé le regard sur leur monde. Dont la solitude, l'isolement, sont constitutifs.



Patrick Cop et Michael Ongong, deux des auteurs sans-abri de cette série de clichés collective, heureux d'accrocher leur travail au Recyclart. -EdA - J. R.

«J'ai pris des détails en me baladant», raconte Michael Ongong, sans vraiment chercher à donner du sens à ses clichés. «J'me demandais vraiment ce que j'allais bien pouvoir photographier. Ce sont des choses qui n'ont pas de vie. Plus tard, je me suis dit que j'avais voulu photographier la déréliction. Y a un appareil dans un hôpital où je m'abritais du froid, que j'ai débranché pour recharger mon téléphone». On est frappés par cette grille d'où émergent des bras avides. «C'est au Samu social, la file pour obtenir un ticket pour rentrer la nuit». Du vrai photojournalisme.



«J'ai pris des détails en me baladant», raconte Michael Ongong. «J'me demandais vraiment ce que j'allais bien pouvoir photographier. Ce sont des choses qui n'ont pas de vie. Plus tard, je me suis dit que j'avais voulu photographier la déréliction». -EdA - J. R.

Cynisme

«En photographie, on a tendance à être formaté. Eux ne le sont pas et c'est ce qui ressort de leur point de vue», estime Marc Barbay, photographe qui a participé à l'atelier. «Parfois, c'est poétique. Parfois, c'est plus terre à terre. Ça peut aussi être très dur». Dragan Markovic, lui aussi photographe, a trié plus de 2000 tirages aux cours d'ateliers pour aboutir à la sélection finale. «La plupart étaient assez bruts, autobiographiques. Il y a même des preuves pures, comme cette journée retracée par Sarah (ci-dessous), la seule femme du groupe. Quand elle a reçu son appareil, c'était comme si on lui donnait un trésor. Le résultat est tout autant distant qu'intime».



Sarah a laissé des traces de toute une journée: c'est distant et intime à la fois. -Sarah/ARP éditions/ASBL Diogènes

Ces clichés de l'intérieur relèvent presque du fantasme journalistique de rendre compte de cette réalité cachée du sans-abrisme. «Accompagner des SDF, les filmer, photographier la misère, c'est parfois le rêve des étudiants en art ou en com», reconnaît Lucie Martin. «Mais ici, on évite tout voyeurisme. Même si on joue avec les clichés. Certains auteurs manipulent la stigmatisation. Il y a de l'humour. Et du cynisme».